

# Victor Pinchuk : « J'aime la folie provocatrice des artistes »

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**VALÉRIE DUPONCHELLE**  
vduponchelle@lefigaro.fr

**J**uif ukrainien en terre historique de pogroms, ce financier de 52 ans était classé 336<sup>e</sup> fortune mondiale par le magazine *Forbes* en 2011 (aujourd'hui estimée à 2,7 milliards d'euros). Gendre de l'ancien président ukrainien, ingénieur enrichi dans les pipelines et la métallurgie, ce cerveau dit avoir trois héros : « *Mon grand-père, Albert Einstein et Shimon Pérès.* » Rencontre avec le milliardaire qui a intronisé Damien Hirst, Jeff Koons, Olafur Eliasson et les frères Chapman à Kiev. Le 27 mars, il a été fait chevalier des Arts et des Lettres par la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti.

**LE FIGARO.** - Vous réfutez le terme « oligarque ». Pourquoi ?  
**Victor PINCHUK.** - J'y sens une ironie de l'Ouest qui transforme les hommes d'affaires venus de l'Est en catégorie à part. Les oligarques appartiennent au passé soviétique. Nous avons changé de génération et la parole, l'avenir appartiennent à la société civile et à ses visionnaires. Nous avons la chance de vivre un temps où tout est possible, où tout peut être recommencé de zéro. L'Ukraine est un pays

tout neuf qui ressemble à ma génération. Pour elle, le pouvoir moderne, c'est la liberté.

## Quel a été le déclic pour cet élan philanthropique affiché ?

Promouvoir mon pays, soutenir la démocratie et l'éducation, c'est la nature même du progrès. Ma grande responsabilité est de créer un nouvel environnement pour les générations futures, politiciens, hommes d'affaires, etc. D'où le titre de mon prix, Future Generation Art Prize (*destiné aux jeunes artistes de moins de 35 ans et doté de 100 000 dollars, NDLR*). J'ai hérité du gène culture de mes parents, un ingénieur et une professeure de chimie. À travers la philanthropie, j'ai regardé bouger les choses différemment. Je n'ai pas tout fait en un jour. J'ai connu différents cycles, j'ai évolué vers ce projet de mécénat qui gouverne ma vie à présent.

## Avez-vous subi une influence particulière ?

Mon professeur en art contemporain est français, Nicolas Bourriaud (*critique d'art, il a dirigé le Palais de Tokyo avec Jérôme Sans de 2002 à 2006 et il est l'actuel directeur des Beaux-Arts de Paris depuis octobre 2011*). Je l'appelle même mon gourou ! Je l'ai rencontré en 2002 par l'intermédiaire de mon ami Marcel Gross,

directeur associé d'Euro RSCG. Je voulais créer une institution dédiée à l'art contemporain ukrainien. Nicolas Bourriaud m'a expliqué que pour promouvoir l'art ukrainien, il fallait que je le replace dans un contexte international. Cela paraît évident aujourd'hui mais, à l'époque, personne ne le formulait. Il a été notre premier commissaire d'exposition pour le pavillon de l'Ukraine à la Biennale de Venise en 2005. C'est là, à Venise, que j'ai compris que je devais bâtir un vrai musée. J'ai acheté un espace en plein centre de Kiev transformé en lieu très contemporain.

## Pourquoi choisir l'art contemporain et pas l'art tout court ?

L'art contemporain est la force la plus révolutionnaire du monde. C'est ce que j'analyse aujourd'hui. Au début, ce n'était qu'une intuition, un pur instinct. Pour l'esprit post-soviétique, vous n'imaginez pas ce que l'art contemporain apporte de liberté, de vigueur, d'aventure, de goût du risque. La société allait-elle penser que j'étais fou ? Que j'avais des manies ? Que je voulais me faire valoir ? Franchement, je n'ai pas subi de critiques ni cinglantes ni larvées. Dans mon pays, en pleine crise économique mondiale, il n'y a plus qu'une seule file d'attente : les jeunes qui attendent d'entrer dans mon musée ! Je suis fier des 2 millions de personnes qui ont pu le visiter gratuitement. Comme je suis fier d'avoir prêté l'autoportrait de Jeff Koons en marbre pour Versailles en 2008. J'ai une photo souvenir de Jeff Koons, son buste et moi dans la chambre du roi ! Je lui ai dit : « Deux Jeff et un Victor ! »

## Y a-t-il un art spécifique aux grands financiers ?

Je partage souvent la même vision de l'art que les autres financiers qui interviennent sur le marché de l'art international. C'est un mélange de précision et de goût du risque, de passion et de projection. Mais nos buts sont différents, comme nos personnalités. Le monde se divise en deux, l'art et les collectionneurs. Lorsque l'on rencontre les artistes, ils ajoutent une troisième dimension à votre vie. J'aime leur folie provocatrice, leur logique tenace et la pensée qui structure leur création. À mes yeux, Damien Hirst est peut-être le plus brillant, le plus profond, Jeff Koons incontestablement le plus beau, Olafur Eliasson le plus visionnaire, le plus à l'écoute de notre planète. ■



Victor Pinchuk : « Pour l'esprit post-soviétique, vous n'imaginez pas ce que l'art contemporain apporte de liberté, de vigueur, d'aventure, de goût du risque. »

## La notoriété, mode d'emploi

### ► Cultiver les jardins de l'art

Au Brésil, pas un amateur d'art contemporain n'ignore Inhotim, le paradis de verdure à 500 millions de dollars créé par Bernardo Paz à Belo Horizonte, capitale minière. Mine d'or pour les artistes, d'Olafur Eliasson et Tunga, qui ont le privilège d'avoir leur espace propre fait sur mesure. À Shanghai, l'artiste star de World Expo, Zhang Huan, 48 ans, a racheté une usine et l'a transformée en atelier aux jardins traditionnels.

### ► Des concerts privés pour mettre l'art en musique

Pour l'inauguration du Garage à Moscou, Roman Abramovitch et Dasha Zhukova ont offert un concert privé d'Amy Winehouse à leurs invités. Victor Pinchuk l'Ukrainien a organisé un concert gratuit de Paul McCartney, le premier après son divorce, à la foule en liessé de Kiev (retransmis par ses chaînes TV). En

France, nouveau venu de l'art, le financier avisé Edouard Carmignac s'est payé les Rolling Stones.

### ► S'offrir une star de l'architecture

L'Ukrainienne Luba Michailova, 49 ans, propriétaire d'une usine d'uranium à Donetsk, capitale du football, a créé la Fondation Izolyatsia dans la fabrique dirigée par son père communiste jusqu'en 2009. Dans cette architecture ultracontemporaine de l'agence AID, Daniel Buren, Kader Attia, Pascale Marthine-Tayou. Paris attend la Fondation Vuitton dessinée par Frank Gehry au jardin d'Acclimatation, chaque nouveau venu veut marquer son empire.

### ► Figurer dans le livre des records

La Cheikha Mayassa, 30 ans, le domine avec son Cézanne de musée acheté 250 millions de dollars en privé à l'armateur grec Georges Embricos en 2011.

Jusqu'à-là, il était caché au port franc de Genève, caverne d'Ali Baba qui pourrait se faire supplanter par Singapour.

### ► Se montrer ou pas

Abramovitch arpente Art Basel en « casual wear ». Les Émiriens, majestueux avec leurs robes blanches (taoub), leurs coiffes tenues par l'agal, passent plus inaperçus en costume de ville. Palme du débraillé pour les milliardaires chinois, archi incognito.

### ► Anticiper la mode

Des icônes pop aux maîtres anciens. Roi de l'immobilier de Hongkong, Joseph Lau s'est offert en 2009 le *Mao* de Warhol pour 17,4 millions de dollars à New York. Un acheteur identifié des maisons de ventes s'est risqué hors de son goût, à payer un Rembrandt à 14 millions de dollars en 2012. ■

V. D. ET B. DER.



Michaela Schuster (à gauche) et Johan Botha dans le *Parsifal* donné au Festival de Pâques de Salzbourg, le 18 mars dernier. BARBARA GINDL/EPA/MAXPPP

## La guerre des « Parsifal » a eu lieu !

**CHRONIQUE** Le dernier opéra de Wagner est donné à Salzbourg et à Vienne, qui gagne ce duel.



**LE CLASSIQUE**  
**Christian Merlin**  
cmerlin@lefigaro.fr

**A**l'Opéra de Vienne, c'est une tradition de jouer chaque saison le testament wagnérien à la période de Pâques, idéale pour s'abandonner à « l'Enchantement du vendredi saint » imaginé par Wagner. Mais, cette année, c'est aussi l'œuvre qu'avait choisie le Festival de Pâques de Salzbourg, à deux heures de train de la capitale autrichienne, pour sa première édition sous le mandat de Christian Thielemann... jusqu'ici coqueluche de l'Opéra de Vienne dans le répertoire wagnérien !

Théâtre de répertoire contre festival hyper-sélect, on se dit que Vienne part avec un handicap. Surtout quand les calamités s'abattent sur son *Parsifal* 2013. D'abord, le ténor star Jonas Kaufmann, attraction numéro un, tombe malade et se fait remplacer pour les deux premières. Ensuite, le directeur musical maison, Franz Welser-Möst, se coince la cinquième lombaire pendant l'acte I de la deuxième représentation. Il dirige jusqu'à l'entracte et s'évanouit dès qu'il a quitté la fosse, obligeant le pianiste répétiteur à diriger la représentation jusqu'au bout.

Pourtant, c'est bien le *Parsifal* de Vienne qui nous a donné le frisson, confirmant qu'une grande maison donne son meilleur dans l'adversité. À la troisième représentation, Adam Fischer avait pris la baguette : pas un génie, certes, mais un homme de métier, qui respecte les chanteurs et sait qu'il peut faire confiance à l'orchestre. Et quel orchestre ! Le Philharmonique de Vienne dans *Parsifal*, c'est de la magie à l'état pur, à commencer par la fusion de ses sonorités entêtantes et sensuelles. Jonas Kaufmann avait finalement décidé de chanter : net-

nées, la production de Christine Mielitz, avec ses plus et ses moins, revit lorsqu'elle rencontre des interprètes investis : comment faire du neuf avec du vieux.

Le neuf, on l'avait au Festival de Pâques de Salzbourg. Les moyens aussi. Mais pour quel résultat ? La mise en scène de Michael Schulz est tout simplement navrante de laideur et de pauvreté d'idées, un vrai travail de gribouille, indigne de ce lieu prestigieux. En Gurnemanz, le rôle le plus important de l'opéra, la basse Stephen Milling manque totalement de rayonnement, tandis que le Parsifal de Johan Botha met une fois de plus sa voix insolente au service d'une incarnation inexistante : on préfère cent fois Kaufmann malade ! Un peu trop mezzo, Michaela Schuster aurait les qualités pour être une grande Kundry, mais dans une mise en scène qui la met en valeur.

### Quelques merveilles

Il est vrai que, dans la nouvelle formule du Festival de Pâques, mise en scène et distribution n'ont pas semblé prioritaires. On a tout misé sur la personnalité du chef charismatique, Christian Thielemann. Retour aux sources pour une manifestation fondée en 1967 par Karajan comme étant son domaine réservé : on allait à Salzbourg pour Karajan, on y va pour Thielemann, qui ne fut pas pour rien l'assistant de Karajan. Le Philharmonique de Berlin ayant claqué la porte de Salzbourg pour s'installer à Pâques à Baden-Baden avec Simon Rattle, Thielemann arrive avec son orchestre, la Staatskapelle de Dresde, l'un des plus anciens et des plus beaux du monde.

De fait, la fosse réserve quelques merveilles, mais, curieusement, même la direction du meilleur spécialiste actuel de l'œuvre ne prend pas totalement. Plus rapide que d'habitude, parfois inutilement brusque, il cherche le drame plus que le sacré, quitte à être fébrile. Surtout, il manque une cohésion entre tous les éléments : le chef a beau être le rouage

